

frères de sang

Mikaël Ollivier

Roman



9 prix littéraires
1 film



adrenaline

Extrait de la publication



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

frères de sang

Mikaël Ollivier

Roman



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

**Dîner tranquille chez les Lemeunier.
On sonne à la porte et tout bascule :
Brice, le fils aîné, est arrêté par la police,
soupçonné d'avoir commis cinq meurtres.
Rapidement, les preuves et les mobiles
s'accumulent. Pourtant, contre l'avis de tous,
Martin reste convaincu de l'innocence
de son frère. Armé de cette seule conviction,
l'adolescent se lance dans une terrifiante
enquête qui va lui révéler d'incroyables
secrets. Au péril de sa vie, Martin avance,
sans faiblir, prêt à tout pour sauver Brice...**

Collection animée par Soazig Le Bail.

frères de sang

Prologue

Il y a un an, j'aurais été capable de dire qui j'étais en quelques mots seulement : Martin Lemeunier, quatorze ans, en troisième, fils de Pierre – neurochirurgien – et de Nadège – directrice artistique dans une agence de publicité –, frère de Brice, dix-neuf ans, en seconde année d'une école de cinéma, option réalisation. J'étais un adolescent ordinaire, plutôt gâté par la vie : j'avais des copains, un ami, une grande chambre dans une grande maison, j'étais bon au collège, je jouais au tennis, j'allais au cinéma, à la montagne en hiver et à la mer en été.

Douze mois plus tard, tous ces mots ont perdu pour moi leur signification. À quinze ans, je redouble ma troisième, je n'ai plus d'amis, j'ai pris douze kilos, et je redoute les nuits pour ce qu'y cache mon sommeil.

Pourtant, le psychologue que je vois toutes

les semaines m'assure que je suis sur la bonne voie.

Je sais que je me souviendrai toujours avec précision du moment où tout a basculé.

1

C'était comme dans un film. C'est ça : comme si j'étais spectateur, et pas acteur, de ce qu'il m'arrivait. C'était tellement impensable qu'une chose pareille se passe chez nous !

On était en train de dîner : lasagnes aux légumes du traiteur italien, mon plat préféré de l'époque. Pour une fois, papa et maman étaient là tous les deux. On sonne et tout le monde se regarde, genre : « Qui peut bien nous déranger à cette heure tardive ? » On est habitués à être interrompus, mais c'est toujours le biper de papa ou le portable de maman, jamais la sonnette de la porte ! Mon père va ouvrir, on entend des voix, et il revient blanc comme un linge, avec trois types dont un en uniforme de policier. Il avait son talkie-walkie qui crachotait, et par la porte ouverte on voyait la lumière des gyrophares de leur voiture. J'ai tout de suite senti une boule se

former dans mon ventre. Papa avait un papier à la main qu'il a tendu à maman. Elle s'est levée et l'a lu. Et puis elle a demandé aux flics si c'était une blague. « Non, madame », a répondu le plus vieux des trois. Pas grand mais plutôt baraqué, avec les cheveux gris coupés en brosse, le front plissé de grosses rides, les sourcils broussailleux, les yeux bleu clair et un nez très épais, il n'avait vraiment pas une tête à faire des blagues. Papa a dit « j'appelle André », et il s'est dirigé vers le téléphone. André, c'est l'avocat de papa et maman. Un ami de la famille avec qui on fait du bateau, l'été, en Bretagne. Le vieux flic a posé les yeux sur moi, puis il a fixé mon frère. Il lui a demandé s'il s'appelait bien Brice Lemeunier, et quand mon frère, très étonné, a dit oui, le flic lui a répliqué qu'il allait falloir le suivre. Maman a crié, papa s'est fâché, mais il s'est tu quand il a enfin eu notre avocat au téléphone. André a voulu parler aux policiers. Maman a commencé à pleurer, et moi, j'avais le cœur qui battait à cent à l'heure. D'instinct, je savais qu'une catastrophe se préparait.

C'est fou ce que c'est violent d'avoir la police qui débarque chez soi, un soir, sans prévenir. On mène une vie tranquille, et la police, on ne la voit que sur le bas-côté de la route, avec des radars, ou pour vérifier qu'on a bien mis sa ceinture dans la voiture ! La vraie police, celle des enquêtes, des prisons et tout, c'est pour les

bandits, pas pour nous ! Et là, j'ai entendu le vieux policier expliquer à André, au téléphone : « Il est soupçonné de cinq meurtres. » Brice a changé de couleur, et moi, j'ai cru que j'allais vomir. Le policier a repassé le téléphone à papa qui a écouté quelques secondes et a fait ce qu'André lui a conseillé. Il est parti avec deux des flics et Brice. Avant, il a embrassé maman et lui a murmuré de ne pas s'inquiéter, que c'était une erreur ridicule et qu'ils seraient bientôt de retour.

Quand Brice a franchi la porte, nos regards se sont croisés, et dans ses yeux il y avait comme un appel au secours. Et de la peur. Une peur effrayante, paralysante, qui l'empêchait de se débattre ou de crier comme il aurait dû le faire.

L'un des policiers est resté. Il nous a annoncé qu'un collègue allait le rejoindre et qu'ils devaient fouiller la chambre de Brice. Maman était complètement perdue. Moi, je me suis rassis à ma place. J'avais compris que notre vie, ma vie, ne serait plus jamais la même.

2

Je n'ai revu Brice que trois jours plus tard. Au parloir. Trois jours de cauchemar qui, pourtant, n'étaient rien par rapport à ce qui nous attendait.

Mon père n'est pas rentré très vite comme il l'avait annoncé. Il a téléphoné vers minuit en disant que les choses étaient plus compliquées que prévu, et qu'il nous tenait au courant. Maman avait pris un calmant et elle dormait déjà. Elle avait mal supporté le fait que deux policiers aient fouillé la chambre de Brice de fond en comble. Ils avaient pris des photos, emporté des objets et des vêtements qu'ils avaient mis dans des sachets en plastique et, enfin, ils avaient condamné la chambre : interdit d'y rentrer jusqu'à nouvel ordre.

Ils sont partis vers 22 h 30 et, par la fenêtre, j'ai vu que plusieurs voisins étaient réunis devant

leurs maisons pour regarder et commenter l'événement. On habitait à vingt-cinq kilomètres à l'ouest de Paris, le Domaine de Sans-Souci, un ensemble de maisons toutes plus grandes les unes que les autres, pleines de familles de médecins, d'architectes, d'avocats, de P-DG, et entourées d'un grand mur fermé par une barrière gardée vingt-quatre heures sur vingt-quatre par des équipes de vigiles qui se relayaient la nuit pour faire des rondes. Pour dire qu'une voiture de police, passé 20 heures, au 16 du Domaine de Sans-Souci, ça faisait désordre !

Au bord de la crise de nerfs, maman a fermé tous les volets et s'est servi un verre de whisky sans m'écouter quand je lui ai dit que c'était une mauvaise idée à cause des calmants. Le téléphone a sonné. C'était Mathilde Beaupré, la voisine du 19, qui venait aux renseignements. Comme j'entendais que maman était en train de vomir dans les toilettes, je lui ai demandé de rappeler le lendemain. Deux minutes plus tard, Maud Delattre, la voisine du 15, voulait aussi savoir ce qui se passait. J'ai fini par décrocher le téléphone pour éviter que tous les voisins nous dérangent. S'il avait des nouvelles, papa appellerait sur le portable de maman ou sur le mien.

Maman s'est mise au lit. Tout seul dans la maison, j'ai essayé de faire le point. En résumé : mon frère Brice était soupçonné d'avoir tué cinq personnes et il avait été emmené par la police.

C'était un ouragan dans ma tête, une tornade d'images, d'idées, de souvenirs, de sensations, mais dominée par une pensée qui revenait tout le temps : Brice ne pouvait pas avoir fait ça. C'est mon frère, et je le connais mieux que personne. Depuis qu'on est tout petits, Brice et moi, on s'entend super bien. On se dispute parfois, mais jamais rien de grave, et c'est la personne que j'aime le plus au monde... Peut-être même davantage que mon père et ma mère, car en plus d'être mon frère, il a toujours été mon meilleur ami.

C'est pourquoi je n'ai jamais envisagé un seul instant qu'il puisse être coupable. Ni ce soir-là, ni même plus tard quand tout l'accusait.

3

Le lendemain était un mercredi et je n'avais pas cours. Heureusement d'ailleurs, parce que physiquement et moralement épuisé, je ne m'étais endormi que vers une heure du matin, et m'étais réveillé encore plus fatigué. Le temps d'ouvrir les yeux, pendant trente secondes, je m'étais senti bien, comme si rien ne s'était passé. Et puis tout m'est revenu : la police, Brice en prison... Notre vie, notre famille, pareilles à un puzzle démolé.

Au rez-de-chaussée, maman était au téléphone avec papa. En larmes. Les nouvelles ne semblaient pas bonnes du tout et je n'ai rien osé demander quand elle a raccroché.

Le vieux flic s'appelait Despart. Il était capitaine, je crois. Apparemment, les policiers français ont changé leurs grades, sans doute pour faire plus « feuilleton américain », mais je pense qu'on peut toujours dire « commissaire ». Donc,

le commissaire Despart est revenu ce matin-là en même temps que papa qui était resté la nuit avec André et Brice. Il a attendu que papa nous ait embrassés pour s'approcher de moi.

– J'aimerais te parler, Martin.

J'ai regardé mon père pour savoir ce que je devais faire et il m'a fait signe de suivre Despart.

– Mais ! Et Brice ? j'ai interrogé. Il revient quand, Brice ?

– Fais ce que te dit le commissaire ! m'a répliqué papa d'une voix énervée.

Il était blanc, les traits tirés, les yeux rougis, et j'ai immédiatement compris qu'il était préférable de filer doux. Papa avait eu une très mauvaise nuit, et surtout, il savait maintenant des choses qu'il ignorait la veille, et que de toute évidence il aurait préféré ignorer encore.

Dans ma chambre, le commissaire Despart s'est assis sur mon lit. Il avait dû rentrer chez lui en vitesse pour faire un brin de toilette, car il sentait l'après-rasage, et un petit pansement était collé sur le côté gauche de son menton.

– J'ai juste quelques questions à te poser, Martin.

– Vous allez garder mon frère longtemps ?

– Je n'en sais rien. Il y a une enquête en cours. Je ne peux pas t'en donner les détails, mais il est très important que tu répondes franchement aux questions que je vais te poser. D'accord ?

– D'accord.

– Bien. Connais-tu une certaine Marie Delcroix ?

– Oui. C'était la première petite amie de Brice. Enfin... la première fille dont il a été amoureux.

– Et elle l'aimait ?

– Non. Ça s'est mal passé. Brice avait seize ans, à l'époque. Ou à peu près.

– Il se confiait à toi ?

– Oui. On s'est jamais rien caché.

– Et alors, cette Marie ?

– Moi, je pouvais pas la sentir. Une petite snob. Une vraie peste. Brice lui a dit qu'il l'aimait, il lui a envoyé une lettre, et elle l'a lue à toute la classe pour lui foutre la honte.

– Et comment ton frère a réagi ?

– Mal. Pourquoi ?

– Pour le moment, Martin, c'est moi qui pose les questions. Est-ce que tu sais s'il l'a revue plus tard, cette fille ?

– Non, je crois pas. Elle a changé de bahut au troisième trimestre, et puis Brice a eu très vite une autre amoureuse...

– Juliette Bignicourt ?

– Oui, j'ai répondu, étonné qu'il soit au courant de toutes ces vieilles histoires.

– Et avec elle, ça s'est bien passé ?

– C'est vieux, tout ça, je sais plus très bien !

– Fais un effort. C'est important.

En fait, je me souvenais très bien de Juliette,

vu que moi aussi j'avais été amoureux d'elle en secret. Enfin... amoureux comme on peut l'être à douze ans d'une fille qui en a dix-sept et qui sort avec son grand frère! Je commençais à me demander si ce policier n'était pas en train de me piéger, et si tout ce que je racontais ne pourrait pas ensuite être utilisé contre mon frère. Mais j'étais trop intimidé pour mentir au commissaire. Et mentir pour lui dire quoi? Des choses peut-être encore plus dangereuses pour Brice?

– Ils sont sortis ensemble pendant près d'un an. Brice était très amoureux. Il me disait que plus tard, il ferait tourner Juliette dans ses films, et qu'ils se marieraient à Hollywood.

– Et?...

– Et Juliette est partie avec un autre.

– Mark Stanwick.

– Pourquoi vous me questionnez, si vous connaissez déjà les réponses?

– Grâce à toi, je suis en train de rassembler les pièces du puzzle. Tu vois, toutes ces personnes, tous ces noms, ton père en a à peine entendu parler.

– C'est pas des choses qu'on raconte à ses parents.

– Très juste. C'est pourquoi ton témoignage est si précieux.

– Est-ce que ça peut aider Brice?

Il a hésité un peu, et j'ai vu dans ses yeux

qu'il était gêné, et même un peu triste de ce qu'il allait me répondre :

– Tu sais, Martin, ton frère a des ennuis. Des gros ennuis, et je ne sais pas ce qui va pouvoir vraiment l'aider. Moi, je fais mon enquête. Si ça peut l'aider, tant mieux. Mais vu la tournure que prennent les choses, j'en doute...

J'ai senti que des larmes se formaient dans mes yeux mais je me suis retenu.

– On continue ?

– Oui.

– Donc, Mark Stanwick a piqué sa petite copine à ton frère.

– Oui. Il venait juste d'arriver d'Angleterre avec ses parents. Ils ont habité un an la maison d'à côté.

– Je crois savoir que ton frère et lui se sont battus.

– Une fois...

– Rien qu'une ?

– Deux peut-être. Ou trois.

– Il paraît que ton frère l'a menacé.

– C'est possible, mais c'était pas sérieux !

Là, le commissaire a regardé ses notes.

– Il lui aurait dit, je cite : « Un jour, je vais te tuer. »

– Je sais pas. En tout cas, moi, j'ai jamais entendu ça. Et puis c'est des mots qu'on balance quand on est en colère, c'est tout !

– T'as déjà dit ça à quelqu'un, toi ?

- Euh... non.
 - Moi non plus. Mais passons... Est-ce que tu peux me parler de Christian Lamoureux ?
 - Lamoureux ?
 - Un professeur, il me semble...
 - De maths, oui. Un vrai conn... euh... une vraie peau de vache. Je l'ai eu l'année dernière. Il est à la retraite, maintenant.
 - Et ton frère l'a eu aussi ?
 - Deux ans de suite ! Brice était son souffredouleur. Un vrai malade, ce type. Tous les profs vous le confirmeront : Brice était un élève facile, bon et pas embêtant ! Eh bien, lui, Lamoureux, il a réussi à le faire renvoyer deux fois trois jours, et il lui a même fait redoubler sa seconde. Un taré.
 - Quel était le motif des renvois ?
 - Insultes, je crois.
 - C'est pas plutôt « menaces » et « comportement violent » ?
- Il commençait à sérieusement m'énerver avec ses notes sur lesquelles il avait déjà écrit toutes les réponses.
- Brice est un peu... euh...
 - Soupe au lait ?
 - Ça veut dire quoi ?
 - Coléreux, imprévisible...
 - Alors oui, c'est ça. Il aime pas trop qu'on lui marche sur les pieds. Son truc, à Lamoureux, c'était de pousser les élèves à bout, les amener

à faire une connerie pour pouvoir les punir. À croire qu'il était devenu prof uniquement pour ça!

La porte de ma chambre était entrebâillée et j'ai entendu André qui arrivait en bas. J'ai juste eu le temps de percevoir quelques mots avant que Despart se lève pour fermer : « Je ne sais pas... Les preuves sont accablantes... Non... Il y a même une vidéo... »

– Reprenons, Martin. Est-ce que le nom de Boris Vaniolski te dit quelque chose?

– Bien sûr. C'est un producteur de films fantastiques. Des séries Z qu'on trouve surtout en DVD. Complètement nul, à mon avis, mais ce type est une idole pour Brice. Enfin, était une idole.

– Était ?

– Oui. Brice peut plus l'voir. Il lui a envoyé son premier court métrage. C'était avant qu'il rentre dans son école de cinéma : un film en vidéo, tourné ici, à la cave. Et ça ne lui a pas plu du tout, à Vaniolski.

– Ça parlait de quoi ?

– Oh ! Les cinq dernières minutes de la vie d'une jeune femme séquestrée depuis une semaine par un *serial killer*.

– Il existe des copies de ce film ?

– Oui. J'en ai une ici, sur mon PC.

– On peut la visionner ?

– Euh...

– Un problème ?

– C'est-à-dire... Je sais pas si Brice serait d'accord !

– Il n'est pas en mesure de s'y opposer, crois-moi.

Alors on a regardé le film. Il était très bien fait parce que, avec presque pas d'action, il fichait vraiment la trouille. Ce qui le rendait si fort, c'est que le spectateur ne voyait rien des sévices subis par l'otage, mais les imaginait, ce qui était pire. Par contre, en le revoyant après plus d'un an, j'ai compris que les reproches faits par Boris Vaniolski étaient justes : le court métrage de Brice ressemblait beaucoup trop à la bande-annonce du *Projet Blairwitch*, l'extrait où la fille, seulement éclairée par une lampe, parle en pleurant face à la caméra. En recevant la lettre, Brice était devenu fou de rage. Vaniolski avait mis le doigt sur un problème évident dont Brice n'avait pas eu conscience plus tôt. Son film était inconsciemment inspiré d'un autre et, du coup, en lisant la lettre du producteur (qui l'accusait carrément d'avoir copié), ça lui avait sauté aux yeux !

– Dis donc, c'est hard ! a dit le commissaire une fois le film terminé. Il aime ce genre de films, ton frère ?

– Oui. Pourquoi, c'est interdit ? j'ai répliqué, agacé.

– Non.

– Il aime aussi les jeux vidéo, les jeux de rôle,

et il passe des heures sur Internet ! Vous n'allez pas me sortir le couplet sur les jeunes influencés par la violence des films ou des jeux vidéo ?

– C'est toi qui en parles, pas moi.

Là, j'ai compris que j'aurais mieux fait de me taire. Depuis le début, d'ailleurs. Et encore, à ce moment-là, je ne pouvais pas soupçonner à quel point !

4

Retourner au collège le jeudi m'a vraiment fait bizarre. Comme après des vacances, quand on débarque de l'aéroport en short parce qu'on revient des Antilles et qu'il fait 0° C à Paris ! Le choc du retour à la réalité ! C'était comme si la veille avait été la journée d'un autre et que, soudain, il fallait retrouver le quotidien, la routine... Mais comment s'intéresser au bavardage des copains, au cours de français, à la correction du contrôle de maths, quand on a son frère en prison ? Comment continuer à vivre normalement alors que Brice était soit accusé de meurtre à tort, soit un tueur en série ! Brice, que j'avais toujours connu, avec qui je partageais ma vie depuis ma naissance, avec qui je m'engueulais, je riais, à qui je racontais mes rêves, avec qui j'avais construit des cabanes dans le jardin, des pâtés de sable à la plage, qui m'avait appris à tenir sur un vélo,

des skis, une planche à voile, qui m'avait fait fumer en cachette ma première cigarette, qui m'avait présenté la petite sœur d'une copine que j'avais pu embrasser sur la bouche... Brice, une partie de moi-même. Mon grand frère... Au bahut, tout me paraissait minable, mesquin, sans intérêt. Nos habitudes de collégiens, nos codes, nos blagues, nos fringues. Plus rien n'avait de sens. J'ai essayé de faire semblant mais je n'ai pas dû bien réussir puisque Benoît, mon meilleur ami, a fini par me demander si j'étais malade. J'ai répondu que j'avais vomi toute la nuit, pour qu'il ne me pose pas d'autres questions. D'ailleurs, c'était pas complètement faux. Depuis l'arrivée de la police le mardi soir, je ne me sentais pas bien du tout, presque fiévreux. Il y avait un malaise qui s'était installé en moi, dans ma tête, dans mon ventre, dans ma peau. Le matin, après le petit déjeuner que j'avais à peine touché, j'avais demandé à maman si je devais aller au collège.

– Bien sûr ! Pourquoi tu n'irais pas ? m'avait-elle répliqué d'une voix nerveuse.

– Ben, je sais pas... À cause de Brice !

– Quoi, Brice ? À quoi ça va servir que tu restes à la maison ?

– À rien, mais...

– Ne commence pas, tu veux ! Tu ne crois pas qu'on a assez de problèmes comme ça ?

Je n'ai pas insisté : maman n'était pas en état de comprendre ce que je voulais dire. Je n'essayais

pas de profiter de la situation pour sécher les cours, je trouvais juste impensable de reprendre le cours de ma petite vie alors que notre monde était en train de chavirer. Mais bon, j'ai été au collège et, vers 11 h 30, pendant le cours d'anglais dont je n'ai pas écouté un seul mot, j'ai vu par la fenêtre le commissaire Despart qui parlait avec M. Boisseau, le principal du collège. J'ai eu l'impression d'être pris au piège, que le monde entier était contre moi, contre nous, et que plus on se débattait, plus le filet se resserrerait.

Je suis rentré pour déjeuner à la maison et j'ai craqué. Il n'y avait que Sophie, la personne qui s'occupe du ménage et qui me fait à manger le midi. J'ai pleuré dans ses bras, et elle a pleuré aussi. Elle travaillait chez nous depuis huit ans et elle m'a dit :

– Ta mère m'a raconté, mais je suis sûre qu'il y a une explication à tout ça. T'en fais pas. Brice va bientôt revenir à la maison.

Je ne suis pas retourné au collège ce jour-là. C'était au-dessus de mes forces. De toute façon, mes parents n'étaient pas en état de se rendre compte de quoi que ce soit. Ils prenaient tout ça encore plus mal que moi, certainement parce qu'ils savaient des choses que j'ignorais à ce moment-là ! C'était peut-être ça qui me faisait le plus peur : leur tête. Le malheur se lisait dans

leurs yeux. Ils avaient l'air déjà résignés, alors que moi, je n'en étais qu'à l'étape de la stupeur, mais avec encore l'espoir que cette histoire ne soit qu'une énorme erreur et que d'ici quelques heures, voire quelques jours, elle se transforme en mauvais souvenir. Mais plus le temps passait, moins je voyais cet espoir dans le regard de mes parents.

Heureusement, André était très présent. En tant qu'avocat, mais surtout en tant qu'ami. Sa femme, Élisabeth, est venue nous voir ce soir-là.

Elle est la marraine de Brice et quand elle est arrivée, elle nous a embrassés comme on le fait le jour d'un enterrement. Ça m'a foutu les boules et, en colère, j'ai coincé mon père dans la cuisine.

– Est-ce que quelqu'un pourrait me dire ce qui se passe vraiment ?

Papa m'a regardé comme s'il découvrait à l'instant mon existence.

– Martin. Bien sûr, mon chéri. Pardon. On a dû un peu te négliger, avec tous ces événements.

Entendre ces mots gentils a libéré les larmes que je retenais si difficilement. Mon père m'a serré dans ses bras et je me suis mis à sangloter comme un gosse.

– Écoute. Je ne sais pas grand-chose, et surtout pas quoi en penser. Mais Brice est accusé de cinq meurtres.

– Ça je sais, j'ai reniflé.

– Le problème, c'est que la police a un dossier très sérieux contre lui. Des indices, des témoignages... Même André n'y comprend rien.

– Mais enfin, c'est pas possible!

– Je sais. Sauf que tout est là pour prouver le contraire.

– Et Brice, qu'est-ce qu'il dit?

– Il dit qu'il est innocent, bien sûr. Qu'il ne sait pas du tout de quoi on l'accuse.

– Et tu le crois!

– Euh... oui...

– Papa... Tu le crois!

– C'est mon fils, putain... Il n'a pas pu faire tout ça, mais...

– Mais quoi?

– Brice connaissait toutes les victimes.

– C'est qui, ces victimes, à la fin?

– Marie Delcroix, Mark Stanwick, Boris Vaniolski, Christian Lamoureux, et une certaine Juliette Bignicourt qui est portée disparue depuis trois mois.

Voilà. Le monde achevait de s'effondrer autour de moi.